

CHAPITRE II

Depuis huit jours le cadavre de Tambwé était exposé sur la place.

Au lendemain de la mort, les vieilles femmes de la tribu oignirent le corps d'une pommade verte très aromatisée, l'enveloppèrent étroitement de bandes de tissu, le coiffèrent d'un fez orné des plumes rouges d'un perroquet, fixèrent autour des reins la peau de léopard réservée aux suzerains. Tel, le grand chef défunt fut hissé au haut d'une plateforme élevée et dressé debout, la face tournée vers le soleil couchant. A ses pieds on disposa ses armes en faisceau et on l'entoura d'un double cercle dealebasses et de vases de *malafu*, de *bidja* et de maïs pilé. Ensuite chaque guerrier du village apporta sous la plateforme une brassée de bois sec et l'on recouvrit le tas ainsi formé avec de

Les funérailles de Tambwé

longues feuilles vertes de bananier ; le grand féticheur prononça alors les incantations rituelles et au milieu des cris, des larmes et des coups de fusils, mit solennellement le feu au bûcher. Or, comme le bois et les longues feuilles de bananier furent sans cesse renouvelés, comme la verdure étouffant les flammes, amenait une fumée épaisse, le cadavre de Tambwé se trouva bientôt séché, momifié, littéralement fumé.

Tous les matins, au chant du coq et jusqu'après le coucher du soleil, les femmes s'étaient relayées pour pleurer bruyamment ; par moments, l'une d'elles s'interrompait pour célébrer les mille et une qualités du mort, puis les sanglots recommençaient, plus violents et plus lamentables.

Tout travail étant suspendu, les hommes noyaient leur chagrin dans une buverie innarrable. Mwarim-Vita avait bien tenté quelques démarches électorales, de vagues essais de palabres avaient été esquissés, mais l'occasion s'offrait trop belle de sacrifier complè-

tement au *malafu* et, tout comme les autres maintenant, les agitateurs passaient leurs journées vautrés sur la place et vidaient des Calebasses en regardant philosophiquement s'enfumer le cadavre du redoutable et fier Tambwé.

Les repas consistaient en fruits et viande séchée, car jusqu'aux funérailles la coutume défend de préparer aucun mets; par respect des us également, les marchés n'avaient plus lieu et les impôts, les dîmes, les redevances quelconques, se trouvaient supprimés. Les chefs des *bilolos* de Tambwé, déliés de toute vassalité durant l'interrègne, avaient chacun mobilisé leurs hommes sur pied de guerre et se confinaient en leur village, dans l'impassible attente des événements.

En dépit des malédictions de la vieille Vumbi et des exhortations de la *Mukalingué-Mwadi*, il avait fallu renoncer aux atroces règles qui veulent la mise à mort de tous les esclaves du chef afin qu'ils soient enterrés avec lui, et le massacre de jeunes ennemis

dont l'âme accompagne et réjouit celle du défunt durant le suprême voyage. Depuis tant de mois Tambwé vivait en paix avec ses voisins Tchibaka, Mukoko et Komango, ces derniers d'autre part paraissaient si puissants, qu'il devenait difficile et dangereux de découvrir des ennemis de bonne volonté. Quant aux esclaves, l'esprit mercantile avait décidément accompli de vifs progrès chez les Bakètes : les proches de Tambwé, à supputer ce que ces esclaves représentaient de *malafu*, de perles et de pièces d'étoffes, jugèrent que le grand Chef mort ne pouvait exiger un tel sacrifice et que sa propre gloire lui constituait un bagage suffisant pour entrer dans l'immortalité.

C'est en ces termes du moins que Kasongo, le capita de la paix, rassura les cœurs timorés, respectueux des traditions, et il y avait dans son discours des arguments captieux dont Jean Hornu, oublié et effacé tous ces jours, n'eût point cherché à nier la paternité.

Les funérailles eurent lieu par une fin

d'après-midi, à l'heure douce où le soleil couchant caresse la nature d'un délassement heureux et où une intimité poétique émane des choses. Tambwé fut enterré dans le *lupangu* de son prédécesseur. A l'intérieur de la palissade, palmiers, bananiers, hautes herbes, tout avait crû sauvagement, se fondait en un entremêlement de forêt vierge, et nul coin n'eût plus grandiosément pu être choisi pour le dernier sommeil du vaillant chef défunt.

On enfonça sur la tombe un long stick surmonté d'un drapeau de cotonnade et l'on édifia au pied de cet emblème, deux petites cases où furent placés les fétiches et les amulettes du mort.

Et dès lors tout fut consommé; et sauf la vieille mère de Tambwé et ses principales femmes qui avaient charge de pleurer à heures fixes — avant et après le coucher du soleil — jusqu'à la nomination du nouveau chef, plus personne n'eut cure du souverain disparu, et toutes les pensées, toutes les

intrigues et toutes les ambitions convergèrent vers son éventuel successeur.

La palabre d'élection

Huit jours plus tard, sous le faux-boabab de la place où pend le grand tambour de guerre, se réunit la palabre d'élection.

Dans l'entretemps, tout en se désintéressant officiellement de l'aventure et en se confinant même en son logis avec une certaine ostentation, Jean Hornu n'était pas demeuré inactif. Il avait dépêché Mampuia chez ses amis Misanda et Musasa, avec instructions de leur exposer nettement la situation et de solliciter leur intervention auprès des chefs des autres *bilolos* partisans de la politique de Tambwé; à la nuit tombée, d'autre part, il s'était à diverses reprises rencontré avec Kasongo, le capita de la paix, homme généralement estimé dans la chefferie pour sa douceur et sa droiture, né de sang royal et qui, à défaut d'un frère de Tambwé (1), semblait désigné pour

(1) C'est le frère et non le fils d'un chef qui chez les nègres hérite du pouvoir.

succéder au grand chef. L'unique compétiteur éligible de Kasongo était Mwarim-Vita, également de sang royal, lequel avait entrepris toute une campagne contre les habitudes pacifiques dans lesquelles s'endormait la tribu ; il entraîna à sa suite une cour de paresseux et de débauchés à qui la guerre, de tout temps, avait procuré richesse et profit et qui prétendaient voir une dérogation dans la culture et le commerce. Les Bakètes, marchands de caoutchouc, ne seraient plus les Bakètes dont le nom redoutable fait trembler même Gangazambi et si le nouvel élu venait à accentuer cette politique d'efféminement, la tribu des Bakètes pouvait bien dire adieu à son autonomie, voire à sa libre personnalité : elle ne serait bientôt plus qu'un anonyme rouage de l'Etat indépendant et les indomptables guerriers, fils de Kalamba, n'auraient plus qu'à enterrer leurs armes et à tisser des fibres de palmier en compagnie du vieux Galoche et autres esclaves.

Jean Hornu fut prié de participer à la

palabre à titre consultatif. Vers le milieu du jour, les chefs commencèrent à arriver et ils prenaient immédiatement place—leur escorte rangée derrière eux, — formant peu à peu un grand cercle silencieux où chacun semblait n'avoir d'autre souci que la fumée de son *chilo*. Le vieux Lambilambila parut le dernier, plus courbé encore et plus peureusement modeste ; il s'effara qu'on lui eût réservé une place en vue et, doyen d'âge, d'avoir à présider une palabre éventuellement orageuse ; enfantin et têtu, assis à l'écart, il tirait de sa pipe, bourrée de chanvre, des bouffées éperdues.

Il finit par se laisser entraîner, entama d'une petite voix hoquetante un court et pompeux panégyrique du suzerain disparu, sollicita les mânes ancestraux, les bons *mukichis* et tous les esprits de la nature, d'éclairer la conscience des électeurs. Une gorgée de *malafu* ponctuait chaque phrase et comme les auditeurs se seraient crus irrespectueux de n'imiter point l'orateur, l'assemblée peu à peu s'animait,

les faces s'ensoleillaient d'une ivresse naissante et, la stupéfiante fumée de chanvre aidant, un amollissement gagnait les volontés et les décisions. Au premier rang, sous l'œil narquois des voisins, le chef Kabuiki dormait de tout son cœur.

Lors, à un imperceptible signal de Kasongo, Jean Hornu, prit la parole; il s'attachait à user de ce style ampoulé, des périphrases redondantes, des comparaisons fleuries qu'affectionnent les nègres; il trouva le moyen, au cours de son exorde, d'adresser aux plus importants chefs un compliment ou une prière, comme si leur *bilolo* respectif constituait l'essentiel rouage de la chefferie. Puis soudain, fixant Mwarim-Vita assis à trois pas, il haussa la voix.

— Puissants chefs, indomptables guerriers pour qui la guerre n'est qu'un jeu, sachez que le grand chef Tambwé, dont la pensée habite aujourd'hui le Pays de la Sagesse immarante, sachez que Tambwé m'est apparu en rêve cette nuit, et me dévoilant sa langue noire

et ses entrailles brûlées, il m'a révélé le crime exécrable de l'un de ses sujets. O vous, hommes énergiques dont l'âme est semblable à l'onde au sortir de la source, vous frémirez et une légitime indignation emportera vos esprits : le grand chef Tambwé est mort empoisonné!...

Une colère terrifiée secoua l'assemblée ; mais tous les chefs restèrent assis et continuèrent à fumer. La face terreuse, seul Mwarim-Vita se jeta furieusement debout ; il cria :

— En vérité, suis-je ici au milieu de mes redoutables frères Bakètes, ou quelque *mukichi* malin m'a-t-il transporté au sein de la triste race des Balubas, au vil cœur d'esclave ? Mes yeux illusionnés voient en vous des chefs-guerriers : êtes-vous pas plutôt de vieilles *mupikas* fourvoyées ? Que vient faire ce blanc dans nos palabres et de quel droit y parle-t-il ? Laissez-vous sa langue de vipère siffler à vos oreilles et sa dent venimeuse déchirer votre cœur ? De quels songes menteurs vous entretient-il, et de quelles perfides insinuations ?...

Brusquement Mwarim-Vita eut cette impression pénible de l'orateur qui se sent non écouté; il comprit l'effet déplorable de son intempestive fureur et, coupant court, regagna sa place au milieu d'un silence glacial.

Voici que prit alors la parole Mananaie, chef du riche *bilolo* de Mananaie, toujours religieusement entendu et suivi dans les palabres en raison de sa calme sagesse et de sa rectitude de vues.

— Qui donc t'accuse, Mwarim-Vita? Car seule une conscience inquiète s'abandonne à ces emportements indignes d'un vrai Bakète judicieux et réfléchi!

Quant à moi, je te trouve fort outrecuidant de nous faire la leçon : l'esprit et le courage qui, selon toi, s'envolèrent de nos crânes, imagines-tu donc qu'ils se sont condensés dans ta tête? Crois-tu donc, Mwarim-Vita, notre sang moins rouge que le tien? Nous aussi, car nous sommes de véritables Bakètes, nous regrettons que l'herbe peu à peu efface le sentier de la guerre; mais serions-

nous des chefs sages en niant que les conseils de Tambwé ont enrichi nos villages? De voir les jeunes hommes et les jeunes femmes s'ébattre au milieu des récoltes bienfaisantes, cela ne doit-il pas être aussi doux à nos âmes que l'ivresse de la bataille et le glorieux spectacle des ennemis sanglants qu'a déchirés notre lance?...

Lors, comme chacun, silencieux et hochant la tête, admirait ce discours, Misanda, le jeune et nerveux chef, s'exclama :

— Un seul est ici vraiment digne de nous commander : Kasongo!...

Ensuite il se précipita au-devant du capitaine de la Paix et fidèle aux salamalecs protocolaires, il se prosterna dans la poussière et se blanchit les bras et la poitrine avec le *pembé* écrasé, exprimant de la sorte, par ce cérémonial réservé aux suzerains, son vote pour Kasongo.

— Kasongo! Kasongo!

L'un après l'autre, déjà les chefs en majorité imitaient Misanda... Et c'est ainsi que fut élu

Kasongo, le successeur de Tambwé, dans l'irradiement d'une admirable après-midi présagère de paix et de fortune, cependant qu'une brise venue du lointain évoquait les forêts et les rivières productrices de richesses et que du village bientôt informé et enthousiaste, une bénédiction montait en un chœur de bravos.

Et Jean Hornu regagna sa demeure, fumant sa pipe avec une philosophie narquoise, en évoquant le pauvre Tambwé dont en ce même instant les vassaux se partageaient les femmes, et qui, définitivement oublié cette fois, dort son dernier sommeil au fond du radieux *lupangu* peuplé de verdure vierge; et Jean songeait que sa tâche était maintenant accomplie, que la chefferie de Tambwé, sous le sceptre du pacifique, énergique et industriel Kasongo, verrait ses cultures et son commerce indéfiniment se développer et grandir, et que le poste colonial de la Luluarienne se trouvait dès lors puissamment viable et à l'abri des aventures.

Le ralliement
à la cause
civilisée
de ces
peuples
par suite de
l'élection
de K à la
mort de T.

Stigmatisation de l'opinion que les
peuples ont eue en ce qui concerne
de la cause.